Les majanos canariens: des structures agricoles en pierre sèche devenues de "pyramides"

Miguel Á. MOLINERO POLO

Régulièrement mis en avant par les historiens de l'époque précoloniale de l'archipel canarien, les rapports avec l'Egypte ancienne sont une façon de doter les populations autochtones d'un passé prestigieux. La recréation d'une image idéale de celles-ci s'emploie, depuis plusieurs siècles, dans la recherche d'une identité canarienne distincte de celle des autres communautés espagnoles. Au cours de la dernière décennie, la pression des intérêts politiques nationalistes et des intérêts économiques -le tourisme étant la principale ressource des îles Canaries- s'est alliée à l'attrait qu'exerce, dans le monde entier, la civilisation égyptienne. C'est ainsi que quelques amoncellements en degrés, faits des pierres retirées par les paysans de terrains qu'ils souhaitaient rendre cultivables, ont été baptisés "pyramides". Mis en rapport, par le biais des théories hyperdiffusionnistes, avec la naissance des civilisations mésoaméricaines, ils sont présentés avec insistance comme "d'origine égyptienne" par certains média insulaires et internationaux.

La conexión con el Egipto antiguo ha sido invocada periódicamente por los investigadores del periodo precolonial del Archipiélago canario como una forma de dotar de un pasado prestigioso a las poblaciones aborígenes. La idealización de éstas ha estado presente¸ desde hace varios siglos, en la búsqueda de una identidad canaria diferenciada respecto al resto de las comunidades españolas. Pero en la última década, la urgencia de unos intereses políticos -nacionalistas- y económicos -ligados al sector turístico, principal fuente de riqueza de las islas- se ha mezclado con la atracción internacional por la civilización egipcia: unos amontonamientos escalonados de piedras, retiradas éstas por los campesinos en su creación de suelos aptos para el cultivo, han sido calificados de "pirámides", relacionados mediante teorías difusionistas con el nacimiento de las civilizaciones mesoamericanas y presentados insistentemente como "de origen egipcio" por determinados medios de comunicación insulares e internacionales.

ARRIVANT par avion ou par bateau, le visiteur est accueilli à Ténériffe par de grands panneaux qui l'informent de l'existence d'un endroit sur la côte sud orientale de l'île, digne d'un détour pour contempler de "mystérieux monuments". Le *Parque Etnográfico Pirámides de Güímar* propose ses énigmes à celui qui se sent attiré par "une expédition à travers différentes cultures".

Les premières marques de l'intérêt ethnographique pour ce type de structures sont relativement récentes et ne sont pas plus connues maintenant que lors de leur apparition. Il s'agit de deux articles très courts. Le premier loue la valeur esthétique des *molleros* (González González, 1988). Le second décrit très brièvement les *paredones* de La Palma en même temps qu'il demande leur

* Je tiens à remercier ici, J.F. Navarro Mederos de sa générosité à me procurer toute l'information dont il disposait; J.A. Belmonte de ses très fructueuses réflexions et de la lecture de son dernier article, alors qu'il était encore sous presse; E. David, E. Rodríguez et M. Montesdeoca de leurs commentaires critiques à la rédaction finale; et A. Rodríguez de toutes les longues conversations sur la préhistoire canarienne que nous avons eues et qui m'ont donné le courage d'entreprendre ce périple dans le patrimoine et la "pyramidologie" des Îles Canaries. H. Mouriacoux a eu une patience inimaginable dans la relecture et correction du texte français, aussi accidentées qu'une randonnée sur un paysage en terrasses, hérissé de nopals.

protection aux responsables du patrimoine (Rodríguez Pages, 1989). Dans les deux cas, la faible diffusion des publications où ils sont inclus (une revue de dessin artistique et les pages culturelles du *Cabildo* –Gouvernement insulaire– de La Palma) explique qu'ils sont passés inaperçus. Mais dès cette analyse nous apprenons que ces structures sont des amoncellements très soignés de pierres, élevés en degrés, et avec des murs à léger fruit pour éviter leur éboulement. Ils adoptent de formes très variées, sans qu'on puisse reconnaître dans leurs plans et élévations des règles précises[1].

En janvier 1990, surgissait dans la presse ce qui a été pendant la dernière décennie le sujet archéologique ayant la plus grande répercussion dans l'opinion publique canarienne, au même titre que la recherche sur l'origine du peuplement préeuropéen (plus de cent articles de presse pour chacun, selon Mederos Martín, 1999: 120). Certains aspects des deux dossiers sont, en fait, reliés par une partie des personnes impliquées dans le débat. Peut-être sans avoir eu connaissance des textes précités, une association ésotérique qui cherchait à démontrer que tous les peuples autour de l'Atlantique ont une origine commune dans une Atlantide très ancienne (E. Bethencourt en Vázquez, 1990: 76), prit les *morras* de Güímar comme un témoignage de la culture préhispanique de l'île, celle des Guanches, et elles furent présentées comme telles à la presse (Armas, 1990; Padrón Hernández, 1990). Durant quelques mois, tous les journaux se vantèrent, surtout dans leur édition dominicale, de la découverte d'une nouvelle "pyramide", soit à la campagne, soit en ville, soit dans les pages des récits de voyageurs du XIX.s.

C'est l'un de ces articles qui attira l'attention de Thor Heyerdahl, le renommé anthropologue et écrivain norvégien. Dès ce moment, il a inclus les Îles Canaries dans son explication des voyages transocéaniques des premières civilisations –c'est la possibilité de leur existence qu'il avait cherché à démontrer dans ses expéditions avec Kon Tiki, Ra 1, Ra 2, etc. Les "pyramides" de Güímar sont ainsi devenues la "preuve" fondamentale dans l'Archipel. C'est à son instigation qu'on doit l'achat des terrains qui entourent ces structures par Fred Olsen, un armateur norvégien propriétaire de l'une des compagnies qui assure le trafic maritime entre les îles, et plus tard, la création du *Parque Etnográfico*, ouvert au public en décembre 1997.

Les structures font partie d'un domaine rural édifié sur un *malpaís*. Aux Canaries, ce nom est donné aux paysages volcaniques produits par des éruptions récentes qui sont très nombreux dans les îles occidentales et à Lanzarote. Ils sont formés par des coulées de type acide (aa), solidifiées très rapidement, ce qui leur donne un aspect très accidenté, avec une surface irrégulière et couverte d'arêtes. Ils sont impraticables et l'absence de sol rend la végétation clairsemée. Ils sont donc complètement inutilisables pour l'agriculture, sauf par un apport de terre fertile.

La coulée volcanique sur laquelle la propriété, Chacona, a été bâtie, présente, dans sa descente vers la mer, une légère dépression flanquée au NE et SO de deux murailles latérales basses, produites par le refroidissement de la lave. Sur la première s'alignent quatre *morras*, dans ce qui est l'ensemble le plus spectaculaire du site (figure 1), alors que sur la deuxième il y en a deux, en plus de la maison des anciens propriétaires du domaine et, maintenant, autour d'elle, des installations muséographiques. Au fond de la cuvette, on créa un système de murs et de terrasses et une

1. Elles sont désignées avec des termes nombreux et différents d'une région à l'autre de l'archipel canarien. Dans la vallée de Güímar, ce sont des *morras*; au nord de Ténériffe, *molleros* est le nom le plus fréquent et au sud de l'île, *majanos*; *paredones* est employé partout pour désigner celles qui sont très longues et de faible hauteur à un ou deux degrés, mais à La Palma on l'utilise aussi pour les plus grandes; leur nature même explicite d'autres désignations telles que *cascajales*, *terrazas*, etc.

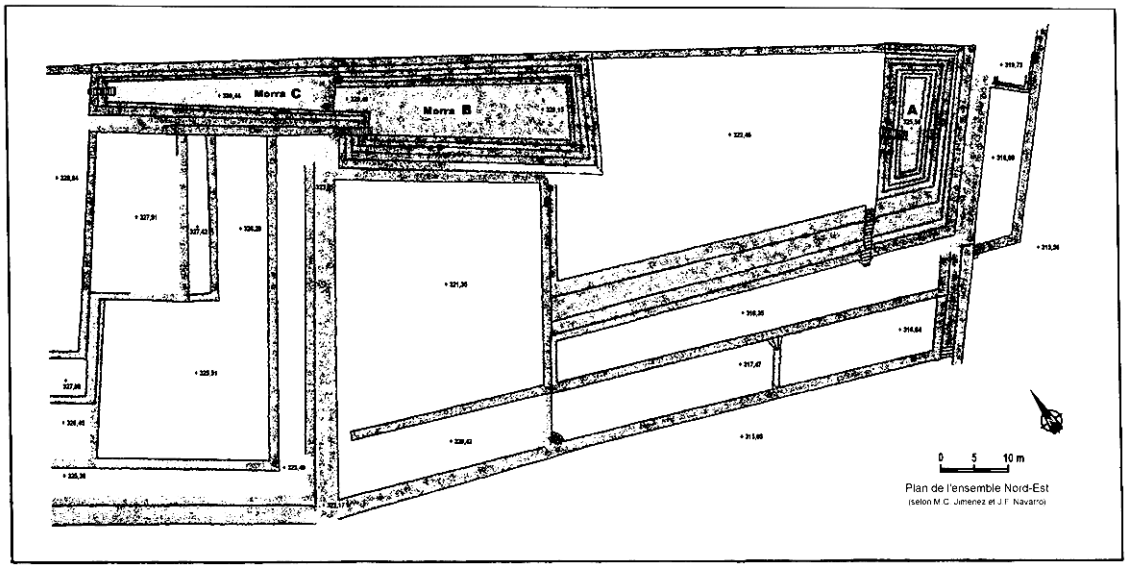

Figure 1: Ensemble Nord-Ouest des morras de Chacona, Guímar

plate-forme, peut-être une septième *morra*, plus basse, qui n'a pas reçu de numéro. Quelques-unes, très arasées, ont été reconstruites et incluses dans la numérotation actuelle du Parc (1 et 5).

Le contenu du Musée

La *Casa de Chacona* présente une exposition qui explique très brièvement aux visiteurs l'hypothèse –bien qu'elle ne soit pas reconnue comme telle– hyperdiffusionniste de Heyerdahl (parmi beaucoup d'autres, 1978) et le rôle qu'y jouent les "pyramides" de Güímar. La théorie est bien connue, mais la teneur des textes accompagnant la visite est simpliste, même par rapport aux idées qu'ils sont censés servir.

Elle commence par opposer l'absence supposée de certains caractères externes –aujourd'hui rejetés comme système d'identification des groupes humaines– parmi les Amérindiens, et son existence dans les représentations de leurs dieux, qui sont ainsi qualifiés d'étrangers. Ceux-ci pourraient être venus depuis la côte atlantique de l'Afrique, où ces traits seraient présents dans la population, et leur voyage vers l'Amérique aurait eu lieu sur des embarcations en matière végétale. Une preuve de plus serait l'existence de pyramides d'une part et d'autre de l'océan et quelques objets aux formes similaires. Dans tous les cas, seule la ressemblance externe est signalée, et rien n'est dit des fonctions, des périodes ou des contextes respectifs.

Si l'analyse culturelle peut être réduite aux ressemblances formelles, il est évident que les archéologues et les historiens actuels ne font que compliquer ce qui est en réalité simple et facile à saisir. En cohérence avec ce point de vue, la visite se termine devant un panneau où figure le principe le plus caractéristique du positivisme du XIX.s.: "nous ne présentons pas de théories, mais des faits". Le terme "diffusionnisme" n'apparaît pas une seule fois.

Je ne vais pas approfondir ici la critique d'un discours qui est complètement en marge –et de plus en plus éloigné– des courants d'explication actuels autant des études biologiques de génétique et des caractères physiques des

Figure 2: Morra *reconstruite et étang avec fourré de papyrus au* Parque Etnográfico de Chacona

populations humaines que des études sociales. Pour Heyerdahl il n'existe pas d'intégration des composantes sociales, matérielles et idéologiques d'une culture avec le milieu physique dans lequel ils se développent, ni d'implications que le type de société, de relations de genre, de religion et, en général, de pensée, ont dans l'identité d'un peuple. Si on suit son exposé, n'importe quelle création culturelle peut être transférée à un milieu écologique différent et peut être acceptée sans variation par un autre groupe humaine.

Avant de parcourir le domaine de Chacona, le visiteur a aussi l'opportunité de regarder un programme audiovisuel. Ici, l'énoncé est beaucoup plus radical que sur les panneaux de l'exposition. L'Egypte est à l'honneur en permanence, puisqu'elle apparaît alternativement sur l'un ou l'autre des trois écrans de la salle, autant que Heyerdahl, présenté comme le héros d'une Histoire écrite presque sans documents, mais avec des preuves expérimentales, grâce aux résultats de ses expéditions (figure 2).

Finalement, le visiteur, déjà instruit par ces leçons d'histoire des civilisations, prend le "chemin cérémoniel" –c'est ainsi qu'on l'appelle– qui tourne autour des *morras*. Le parcours est ponctué de panneaux aux informations extravagantes sur la fonction des "pyramides", telle qu'elle fut "transmise par la tradition orale". Bien sûr, il n'est pas signalé que cette information provient des membres du groupe ésotérique qui identifia le site en 1990 en cherchant les traces des voyages initiatiques des Templiers à travers le monde: les terrassements sont ainsi qualifiés de "bercail des chèvres sacrées" et la *morra* 1 est devenue le site du serment des *menceyes* (les chefs *guanches*), les os employés dans la cérémonie ayant été recueillis à la surface des monuments, cinq cents ans plus tard!

LES *MORRAS* DE GÜÍMAR

À l'entrée du "Parc ethnographique", le visiteur reçoit une petite explication très déformée des études archéologiques qui ont été réalisées sur le site à travers une brochure d'informations. Le texte est le suivant:

> Les fouilles de reconnaissance effectuées par les archéologues de l'Université de La Laguna ont confirmé l'idée de Heyerdahl que ces structures étaient des constructions architectoniques élevées dans des buts cérémoniels par des constructeurs experts qui avaient étudié les mouvements annuels du soleil.

Les structures ne sont pas qualifiées de préeuropéennes, mais ce caractère cérémonial ne peut se comprendre que dans un contexte religieux non catholique et, en conséquence, antérieur à la présence espagnole. Le texte de la notice ne correspond pas aux conclusions du projet de recherche engagé par l'équipe de l'Université de La Laguna et dirigé par Mª.C. Jiménez Gómez et J.F. Navarro Mederos. Le travail a consisté dans un récolement des références des constructions pyramidales ou des amoncellements de pierres dans les sources écrites de la conquête et dans l'œuvre des premiers historiens des Canaries; dans une étude ethnographique sur ce type de structures là où elles ont été conservées dans les Îles –s'appuyant sur les analyses que le Département de Préhistoire et d'Archéologie de l'Université de Ténériffe avait réalisées dans les décennies précédentes–; et dans une fouille archéologique codirigée par Thor Heyerdahl, qui avait obtenu les subsides nécessaires de la compagnie de navigation Ferry Gomera, aujourd'hui Fred Olsen S.A.

Avant la fouille, des techniciens de l'Institut Géotechnique de Norvège menèrent à bien une prospection géophysique du sous-sol, d'où ils tirèrent trois conclusions qui servirent de fondement aux travaux postérieurs: l'ensemble s'appuyait sur une base très irrégulière, les *morras* étaient massives, et sous l'extrémité nord-ouest se trouvait une cavité, qui s'est avérée être un tunnel volcanique, connu de la population locale et muré peu avant (Jiménez Gómez / Navarro Mederos, 1998: 528).

La fouille se déroula dans trois zones différentes, autour des *morras* du Nord-Est, le groupe le plus spectaculaire: près des n° 3 et 4 (selon la numérotation actuelle du "Parc Ethnographique"), dans la grotte sous la n° 1 –fouille qui a été poursuivie postérieurement– et surtout, sur le terre-plein entre les n° 2 et 3. Sur cette dernière plate-forme trapézoïdale de quelque 1.200 m^2 se concentra le travail le plus intense, puisque la plus grande épaisseur de remblai s'y rencontrait et qu'on y trouvait autour les structures les plus grandes. Pour ces raisons, on considéra qu'il y aurait les plus grandes possibilités d'établir une séquence stratigraphique en liaison avec elles. De plus, c'était le lieu le plus significatif du complexe, selon Heyerdahl. Il lui attribuait la fonction de "place cérémonielle" comme dans les ensembles cultuels méso-américains, la plate-forme et l'une des *morras* présentant des escaliers.

On identifia une stratigraphie de trois niveaux qui se succèdent de bas en haut, de la manière suivante (Jiménez Gómez / Navarro Mederos, 1998: 529-530):

- *Strate III*, qui est d'épaisseur très variable car elle s'appuie sur la superficie irrégulière de la coulée volcanique. Elle est composée de terre et de petites pierres volcaniques, qui y ont été placées pour niveler le terrain, créant une surface horizontale. Le matériel trouvé est très rare; le plus pertinent chronologiquement est la céramique populaire de Ténériffe, approximativement datable du XIX.s., et surtout, une marmite de l'atelier de San Andrés, découverte sur le fonds de la strate. Ce centre de production argileuse très caractéristique, et aussi, facilement identifiable, débuta à la fin du XVII.s. ou peu après et atteignit sa plus grande croissance au XIX.s. Les coupes ouvertes sur le fonds des *morras* révèlent

qu'elles s'élevèrent sur ce niveau, ce qui les situe indubitablement à l'époque historique.

- *Strate II*: elle s'appuie, comme les *morras*, sur le niveau précédent, ce qui les rendrait contemporaines. Elle a une épaisseur régulière de 25 cm et elle est composée de terre fertile, avec quelques petites pierres. Y furent trouvées de nombreuses racines de vigne (*Vitis sp.*) et du matériel vaguement datable du XIX.s. et d'origines diverses comme des faïences fines de table, du type de La Cartuja et d'autres plus populaires. La pièce la plus remarquable est un cachet officinal qui porte la date "*año 1848*" et donne ainsi un terme *post quem* à cette couche.

- *Strate I*: de moindre épaisseur que la précédente, elle est formée d'une terre riche en humus et en restes végétaux. Elle a fourni du matériel très diversifié et de chronologie très dispersée, la plus grande partie datant de la seconde moitié du XX.s.

La conclusion des archéologues de l'Université de La Laguna sur la stratigraphie de la plate-forme établit que:

> elle répond à la préparation artificielle d'un sol agricole. Il n'existe aucun niveau d'occupation, un sol damé ou un quelconque vestige qui révèle un usage distinct de celui-là. Cette grande terrasse a été créée au siècle passé, moment où elle devait être destinée à la culture de la vigne. Selon ce qui put être vérifié dans les excavations ouvertes au pied des morras A et B, celles-ci s'élevèrent sur la couche de nivellement (strate III) et avant l'adjonction de la première couche de terre (strate II). (...) Il n'existe pas dans cette zone I de céramiques préhistoriques. (Jiménez Gómez / Navarro Mederos, 1998: 530)

La coulée volcanique sur laquelle s'élèvent les *morras* est de section convexe, plus haute au centre du terre-plein que sur ses côtés. Ceci explique que pour obtenir un terrain utilisable il a été nécessaire d'élever à une grande hauteur les murs latéraux de cette terrasse, appuyés sur un sol très bas: il faut une certaine profondeur de terre pour employer les instruments de labour sans qu'ils heurtent la couche de lave.

La fouille terminée, le rapport archéologique définitif fut rédigé et déposé dans les institutions publiques concernées et à la fondation qui finança les travaux. Cette dernière n'a montré aucun intérêt pour sa publication car, c'est évident, les résultats exposés sont contraires à ses vues qui consistent à soutenir la chronologique préhispanique des structures et le "mystère" de leur origine. Depuis lors, c'est la fondation elle-même qui mène à bien les fouilles archéologiques à Chacona, avec une équipe intégrant majoritairement des archéologues nord-américains.

En 1997 et en 1998, fut fouillée la grotte découverte en 1991 sous la *morra* 1. Il s'agit d'un tunnel de lave de 8 m de profondeur et de 0,70 à 1,40 m de hauteur. Il fut occupé à l'époque préhispanique comme en témoignent les restes de foyers et un matériel d'origine aborigène sûre, qu'explique la découverte de quelques artefacts des *guanches* sur la surface extérieure des alentours. Les résultats de l'analyse au carbone 14 datent cette occupation autour du IX.s. Mais la grotte ne garde aucun lien stratigraphique avec les constructions qui se trouvent au-dessus. Dans une île volcanique comme Ténériffe, les tunnels de lave sont nombreux et, à l'époque pré-européenne, ils constituèrent des abris très fréquents pour les habitants. L'occupation historique postérieure a coïncidé avec quelques-uns d'entre eux sans qu'il y ait nécessairement une relation directe.

Dès lors, se sont succédées chaque année de nouvelles campagnes. Ainsi, en 1998, furent fouillées les terrasses de la zone centrale. En 1999 et en 2000, les *morras* 4 et 3 ont été ouvertes depuis leur sommet, pour confirmer comment et avec quel matériau elles avaient été élevées et si une datation pouvait être établie. Les archéologues n'y ont trouvé qu'un

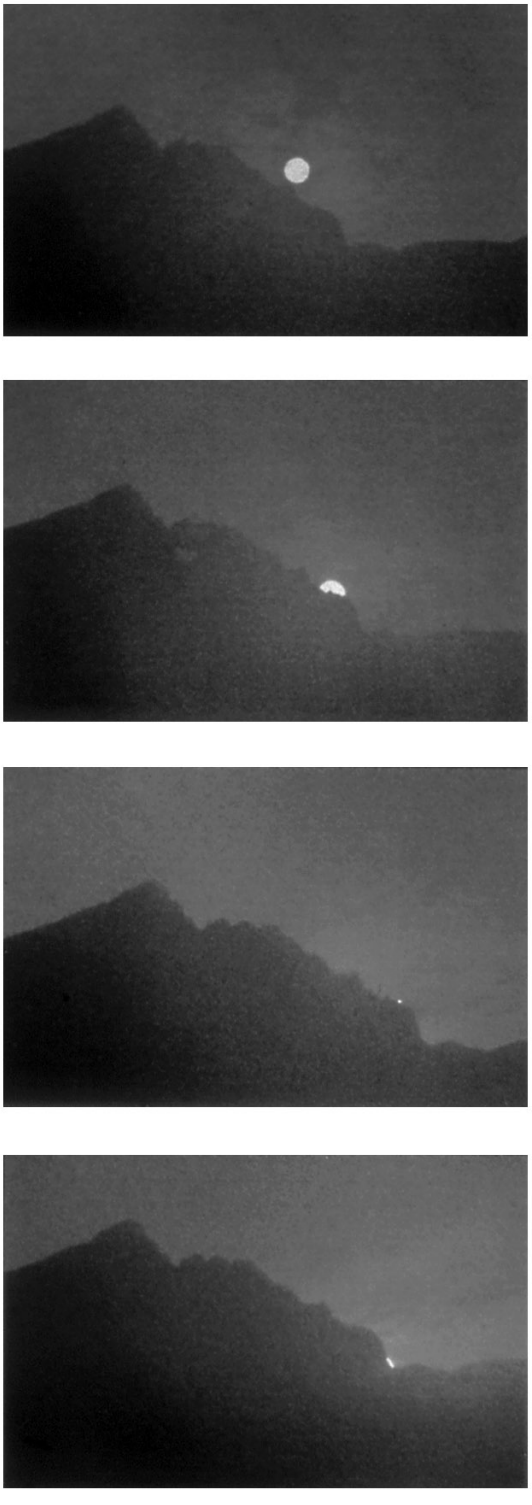

Figure 3: Coucher du soleil au solstice d'été derrière la Caldera de Pedro Gil, vallée de Güímar

remblai de terre et pierres, selon un panneau informatif installé dans les salles du Parc Ethnographique en janvier 2002.

Peu de temps avant le début de l'excavation archéologique, et sans rapport avec elle, une équipe de chercheurs de l'IAC (Institut d'Astrophysique des Canaries) a étudié l'orientation des *morras* et des terrassements de Chacona. Sa première conclusion a été que l'ensemble a pu être "une station astronomique pour le calcul de dates utiles au cycle agricole et, en conséquence, pour établir un calendrier" (Esteban *et alii*, 1991: 6). Peu après, ils proposèrent treize orientations possibles –bien qu'ils reconnaissent l'invalidité pratique de quelques-unes d'entre elles– dont huit pourraient correspondre à des événements solaires ou lunaires (Esteban *et alii*, 1992: 8-9, figure 1 et table 1). Cependant, une année plus tard, seuls deux axes ont été conservés comme significatifs (Belmonte *et alii*, 1993: 65): le mur septentrional de l'ensemble serait aligné sur un coucher du soleil très particulier au solstice d'été, car l'astre se cache alors derrière le flanc d'une montagne, la Caldera de Pedro Gil, et une petite partie du disque surgit de nouveau un peu plus tard, derrière une des parois presque verticales de la pente avant de disparaître définitivement. À leur tour, les escaliers des *morras* 2 et 4 seraient alignés sur l'apparition du soleil sur l'horizon au solstice d'hiver (figure 3).

La publication de ces résultats fut reçue par Heyerdahl comme la confirmation de son hypothèse et l'un des plans des archéo-astronomes occupe une place d'honneur dans son explication diffusionniste de la *Casa de Chacona*, car le fait que des "*morras* soient orientées sur le soleil" est ce qui peut y être le plus raproché des pyramides égyptiennes.

Dans un premier temps, les astronomes de l'I.A.C. se sont bien gardés de donner une chronologie aux alignements. Peu après, ils l'ont fait. Une étude statistique des dimensions de l'ensemble leur a permis de découvrir

qu'il y avait une forte récurrence de dimensions autour de 0,826, 1,086 et 1,654 m. Celles-ci coïncident avec la *vara castellana* et ses multiples (3/4, double) qui est la mesure introduite par les conquistadors et qui a été en vigueur en Espagne jusqu'à la fin du XIX.s., quand le système métrique décimal a été adopté. La *vara* mesurait en théorie 0,836 m mais sa valeur exacte varia d'un endroit à l'autre et selon les époques (Esteban *et alii*, 1994: 585).

Depuis la première publication de cette équipe, J. Barrios, mathématicien de l'Université de La Laguna, a révisé certaines de ses conclusions (Barrios, 1996: 103). Il a centré ses critiques sur l'axe même de tout le réseau d'orientations proposé par les astronomes: l'azimut du mur nord. Une mesure plus précise au théodolite lui a permis de vérifier que ce mur se dirige 2° au Nord de l'endroit où le soleil se couche au solstice d'été. Tout en tenant compte des variations de l'obliquité de l'écliptique, si ce mur avait été construit, orienté vers le point de l'horizon où disparaît l'astre, cela aurait été autour de 4000 a.e., soit près de trois millénaires avant le peuplement des îles Canaries selon la chronologie acceptée aujourd'hui par tous les chercheurs (fin I millénaire a.e.). Par ailleurs, nous ne connaissons pas la topographie de cet endroit par le passé, car il se trouve dans la zone qui a été touchée par l'éruption volcanique de 1705. Celle-ci a modifié l'altitude de la montagne de Las Arenas et ses laves ont couvert toute la région.

Les chercheurs de l'IAC ont continué à réviser leurs conclusions et en ont fait une sélection, bien qu'ils maintiennent l'hypothèse originelle de sa fonction comme station astronomique (Esteban *et alii*, 1991b: 64). Esteban considère que Barrios a été trop rigoureux dans ses mesures là où "l'orientation du complexe –si elle a été intentionnelle– fut réalisée à l'œil nu" (Esteban, 2000: 46). Belmonte qualifie l'orientation de "circonstancielle", car il reconnaît qu'aucune des *morras* répandues sur les îles ne présente un caractère comparable (Belmonte, 2000: 42). De plus, il a étudié l'effet de l'obliquité de l'écliptique pour déterminer que le double coucher du soleil estival, à l'endroit précis où s'élèvent les *morras* du groupe Nord-Est, n'a commencé à être visible qu'entre les années 1720 et 1860, même si dans l'entourage du site il a pu être vu auparavant (Belmonte, 2001: 42-43). Ainsi, cette nouvelle étude place le phénomène dans une situation chronologique semblable à celle des matériaux archéologiques du terre-plain.

Le double coucher du soleil est, en effet, très curieux. Mais y a-t-il pour autant une localisation intentionnelle des *morras* par rapport à lui? En premier lieu, il faut signaler que selon mes propres observations lors d'une visite récente dans le parc lors du solstice d'été, le phénomène n'a pas été visible depuis leur sommet. Il ne s'aperçoit que dans une zone de quelques mètres au Nord du mur septentrional de l'ensemble. Plus loin, le soleil ne disparaît pas derrière le pic de la montagne, mais glisse sur son côté. L'on assiste ainsi à un très beau mais simple coucher de soleil derrière un horizon montagneux.

Si l'on admet les points suivants: que l'orientation du mur septentrional n'est pas aussi précise, mais seulement déterminée "à l'oeil nu"; que cet ensemble de *morras* du Nord-Est est exactement situé sur la partie haute, c'est-à-dire la moins propice à l'agriculture, de la coulée du volcan d'Eslora; et que les structures semblent suivre la direction du fleuve de lave vers la mer, la visibilité du phénomène ne pourrait-elle être le fruit du hasard, même si, c'est vrai, la faible mesure de l'espace où il est repérable semble affaiblir cet argument.

Si l'on ne veut pas admettre son caractère fortuit, il reste encore à expliquer quel sens aurait eu pour les propriétaires de Chacona l'alignement solsticial du mur septentrional quand ils ont effectué les travaux sur leur

domaine au XIX.s. Sans le déterminer clairement, Belmonte paraît le lier aux fêtes religieuses de la Saint-Jean avec ses feux, et aux *cabañuelas*, un système populaire établissant des prédictions météorologiques à partir de l'observation du climat de certains jours précis (Belmonte, 2001: 42). L'explication reste un peu pauvre eu égard à la configuration de cette grande propriété. De plus, si ce phénomène avait une telle importance dans le calendrier agricole, il aurait dû laisser des traces dans la tradition populaire locale. Mais elles n'existent pas ou, du moins, n'ont pas été connues d'aucun des chercheurs qui s'y est intéressé.

LES *MAJANOS* AILLEURS DANS L'ARCHIPEL

Si les *morras* de Chacona étaient un fait isolé, seulement présent dans cette localité, il serait très difficile d'expliquer leur existence. Mais ce sont des structures qui ont des parallèles sur une bonne partie de l'archipel canarien. À la suite du brouhaha créé par la révélation de celles de Güímar, de nombreux articles de presse ont signalé l'existence de beaucoup d'autres pendant la dernière décennie. En réalité, elles n'ont jamais été cachées. Chacun peut les voir au milieu des centres urbains, des champs, près des routes. Il y en a des petites isolées, de quelques mètres de longueur, et d'autres grandes, jusqu'à 8 m de hauteur et ayant plus de cinq degrés, intégrées dans des ensembles de plusieurs constructions avec terrasses.

La tradition orale des Îles, recueillie depuis les années soixante par quelques professeurs de préhistoire de l'Université de La Laguna, signalait le XIX.s. comme le moment le plus important pour l'élévation de ces collines artificielles. Même aujourd'hui, quelques personnes âgées se souviennent d'avoir entendu dans leur enfance comment les *majanos* ont été construits par les générations précédentes (Afonso, 1999: 5) et même d'avoir participé à l'amoncellement de pierres sur des terrains marginaux.

Pour comprendre à quelles raisons obéit cette pratique, qui suppose un important investissement de travail, Tejera Gaspar (1994: 59) est parti des similitudes dans leur localisation. Elles ne se trouvent pas en espaces éloignés ou incultes, seulement sur des domaines agricoles qui s'appuient sur des terrains improductifs de lave. Ceux-ci sont devenus des terrains cultivables après des travaux de terrassement et un apport artificiel de terre arable. Tejera Gaspar établit un rapport entre ce besoin de sols, par ailleurs peu profonds, et la réalité économique des Îles au milieu du XIX.s., ce qui lui permet de suggérer que les *morras* sont dues à l'essor de la production de cochenilles à ce moment. Celles-ci sont des insectes (*Caccus cacti*) originaires du Mexique, de petite taille, qui vivent sur le figuier de Barbarie ou nopal (*Opuntia ficus indica*, *Opuntia tormentosa*) naturellement très abondant dans l'Archipel. Les parasites, séchés au soleil ou dans des fours, sont broyés pour être employés comme colorant.

En 1820, huit plantes chargées d'insectes sont arrivées de l'Amérique par Cadix (la date est très controversée: je donne celle de González Lemus, 1995: 172). Les premières réticences à son introduction dépassées, les exportations vers le continent européen, et surtout la Grande-Bretagne, commencèrent à partir de 1845. La cochenille suscita une véritable "fièvre de l'or". À son adaptation parfaite au climat des Îles s'ajouta une série de circonstances extérieures qui favorisèrent sa demande, comme l'absence de concurrence de l'Amérique centrale –une épidémie venait de détruire ses plantations– ou des avantages fiscaux. La politique de libre-échange britannique libéra les exportations des charges douanières et la déclaration des Canaries comme port franc, en 1852, réduisit les frais d'importation pour les engrais chimiques, fortement utilisés durant la décennie

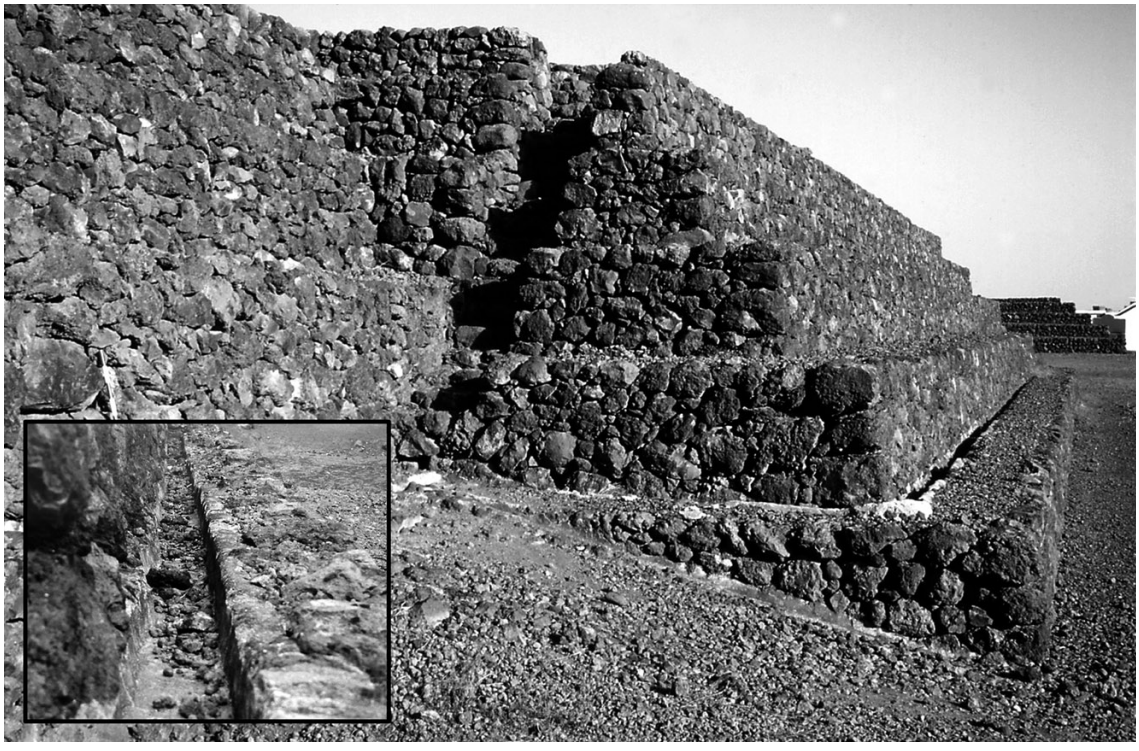

Figure 4: Petit canal à la base de l'une des morras *de Chacona, Güímar*

suivante (Brito, 1989: 57). Ainsi, l'augmentation continuelle de la production avec la mise en culture de terres nouvelles était ponctuellement absorbée par les marchés septentrionaux.

En 1862 apparurent les coloris artificiels: aniline, fuchsine. Leur concurrence fit peu à peu chuter les prix. En 1871, la crise européenne, le développement des coloris chimiques et l'extension excessive de la superficie destinée aux nopals firent que pour la première fois la production canarienne de cochenille dépassa la demande (Brito, 1989: 58). Encore en 1875, le marché de Londres, à lui seul, recevait presque trois millions de kg (Tejera Gaspar, 1994: 59), mais l'année suivante la vente tomba drastiquement. Pour la société insulaire ce fut la crise.

L'importance économique de la cochenille se manifeste dans le fait que son exportation a représenté, pendant les vingt années principales de sa production, 90% des exportations des Îles. Toutes les autres activités commerciales furent négligées. Sa rentabilité et la division sexuelle de son exploitation –les hommes préparaient le terrain, les femmes et éventuellement les enfants recueillaient et manipulaient l'insecte– expliquent l'énorme extension atteinte par les cultures de nopals dans l'Archipel. La demande a fait augmenter considérablement le prix du sol agricole. Comme la plante n'est pas très exigeante et les bénéfices importants, elle s'est répandue sur des terrains qui n'avaient pas été productifs jusqu'alors, mais dont la mise en valeur supposait un certain investissement, soit par un apport financier, soit par un travail personnel, de la part de ses propriétaires, selon leur niveau social. Malgré l'effort initial, l'exploitation était rentable. Dans les années 1860, E. Pégot-Ogier a étudié comment se réalisaient les travaux dans les terres du Marquis de La Florida:

> Given two acres of land, composed of flint, basalt, triturated pumice-stone, and a little clay on a substratum of basaltic rock or tufa, a third of the surface sometimes consisting of the bare rock; the question is how to convert this space, where soil is so scanty and rock so abundant, into a field of arable soil two or three feet deep. First of all a ditch is dug, two yards long and a yard deep. The earth is put in a heap on one side, the tufa and blocks of granite and basalt are made into a wall outside the ditch, and in a parallel line with it, so as to bound the field on that side. This done, another ditch is dug beside the first. The earth is carried to the heap and the pieces of rock laid on the wall, and so on, ditch by ditch, until the whole field is completed. Before half the task is over, the field is surrounded by a wall six feet thick and about six feet high; an equal amount of rock remains, which is used to build a pyramid or an immense cube surrounded by smaller ones in the worst part of the field. Some of these are sixteen feet high, and their sides measure nineteen or twenty feet, the stones being carried on the head, one by one. This is called making a *mollera*. (Pégot-Ogier, 1871: II, 136)

Ce texte est un témoignage de la quantité de pierre qui peut s'extraire d'un terrain créé sur un *malpaís*. Il contredit l'affirmation (Hähnel, 1996: 363) que le volume des murs et des *morras* à Chacona est si grand que leurs pierres devaient provenir de l'extérieur du domaine. Pégot-Ogier ne laisse pas de doute sur leur origine. Dans l'élaboration de la *mollera* on procède même à une sélection du matériel, en fonction d'un système de construction très logique: les blocs les plus grands sont réservés pour les murs, avec les plus gros à la base et aux angles –ceux-ci sont taillés à l'assise carrée–, tandis que les petites pierres sont utilisées pour le remblai intérieur. La réalisation des murs est identique pour les terrasses.

On conserve des données qui permettent de juger du niveau qu'a atteint la spéculation. Dans la Vallée de La Orotava, un *acre* (un peu plus de 4.000 m^2) coûtait 1.525 pesetas dans les années cinquante et 7.500 pesetas deux décennies plus tard. Selon F. Galván, le prix du sol était cent fois plus élevé que dans la Péninsule Ibérique. Naturellement, cette valeur dépendait aussi du fait qu'il était déjà nettoyé de ses pierres ou non (González Lemus, 1998: 138).

Comme les plantes s'affaiblissent sous l'action du parasite, il est nécessaire de les arroser, ce qui augmente leur vigueur, surtout dès que les engrais chimiques se sont imposés. Les grands propriétaires investissaient dans le percement de galeries souterraines dans le flanc des montagnes pour extraire de l'eau. Celle-ci était conduite jusqu'aux terrains couverts de nopals, où elle était conservée, avec celle provenant des pluies, dans des réservoirs placés dans la partie la plus haute. Un réseau de petits canaux permettait sa distribution dans les terrasses descendant vers la mer (González Lemus, 1995: 180-181). Un exemple magnifique de ce système d'irrigation est encore en place à Chacona (figure 4). L'horizontalité de ses champs, bénéficiant d'une très légère pente, n'est pas due à leur utilisation comme terrain d'activités sportives ou cérémonielles –comme Heyerdahl le suggère– mais sert à faciliter la diffusion de l'eau. Aucune affiche n'en informe le visiteur, même pas près de la morra 2, dont l'angle Sud-Est est construit sur l'un de ces canaux.

L'extension de ces travaux transforma la campagne canarienne beaucoup plus que les cultures qui avaient été pratiquées jusqu'alors: celles de la canne à sucre (XVI.s.) ou du vignoble (XVII.s. et XVIII.s.) destinées à l'exportation, en plus des cultures de subsistance. À ce remodelage du paysage font écho les voyageurs britanniques à Ténériffe, qui constituent dans une certaine mesure les nouveaux chroniqueurs de la société insulaire. Bien que personne n'en ait fait mention dans les premières décennies du siècle, cela devint plus tard un sujet fréquemment abordé. Ainsi, en

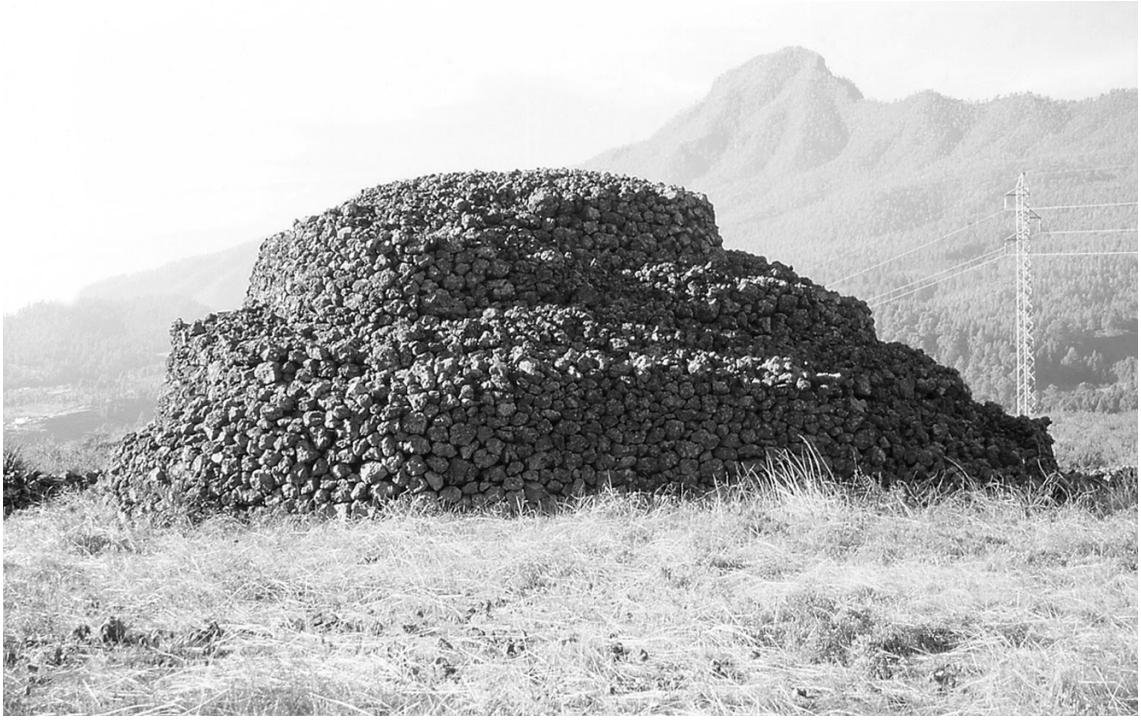

Figure 5: Paredones *à El Paso, La Palma*

1853, le botaniste Ch. J. Fox Bunbury signala comme une caractéristique de la Vallée de La Orotava les grands murs de pierre qui divisaient les jardins cultivés, ainsi que R. Verneau et O. Stone. Celle-ci décrit en plus la différence entre terrains non épierrés et champs résultant des travaux de terrassements menés par les agriculteurs à Puerto de la Cruz, parmi lesquels elle inclut un *majano*:

> For a considerable distance we walk over a vast chaos of broken-up and soil-less ground, covered with stones, looking at first like a river-bed from which water has long been absent (...) Young fig trees are now planted at intervals over the *malpaís*, being about the only plants which can flourish in such uncongenial circumstances (...) Striking objects about the land here are huge pyramids of loose stone, constructed in one or two steps, which have been collected from the surface to admit of agriculture. Their base are some twenty yards or more square [autour de 20 m^2] and they tower to a height of some thirty or forty feet [10-13 m]. We pass through an avenue of young palm trees, which in a few years will be a magnificent plantation, and on emerging from the shade our attention is taken by a surgical-looking plot of ground. It is a plantation of cochineal, covered with white rags. (Stone, 1887: 389)

Dans la réalisation des *majanos*, les grands propriétaires eurent recours à des tailleurs de pierre spécialisés, comme l'indique la régularité de la maçonnerie et les pierres qui forment les angles. Les structures pouvaient s'élever aussi à partir d'un plan circulaire, grâce auquel on évitait le problème des angles, comme à El Paso (La Palma).

Le deuxième procès de *desamortización* nationale (privatisation des terrains ecclésiastiques et communaux en 1858) coïncide avec la période la plus propice à l'exportation de la cochenille, ce qui a dû encourager

l'achat des terres (Brito, 1989: 65-66) et la réalisation d'un bon nombre des *majanos* conservés dans les Îles.

L'information dont on dispose sur Chacona correspond à ce contexte économique. En plus des données apportées par la fouille archéologique, on connaît les documents de sa vente et de sa transmission héréditaire (Pérez Pérez, 1990 y Cedrés Felipe, 1991a y b). Parmi ceux-ci, figure le registre d'achat en 1854 d'un "terrain avec des arbres (...) d'une surface de 13 *fanegas* et 8 *celemines* [ca. 92000 m^2], (...) avec toutes ses installations et ses servitudes et les autres éléments annexes qu'il a eu et a". Il s'agissait, donc, d'une propriété qui était déjà en exploitation, et qui n'était plus un *malpaís* improductif. Mais il n'y est pas fait mention de l'existence de *morras*. En 1872, le nouveau propriétaire fait un testament où il rappelle qu'il gardait deux livres, un avec ses biens et un autre avec les investissements effectués pendant les travaux de défrichage et préparation des plantations; malheureusement, ces livres n'ont pas été trouvés. Finalement, dans le contrat de répartition de l'héritage entre les fils, en 1881, il est mentionné le droit d'utilisation de l'eau et les *majanos* figurent dans la description des limites des terres (Cedrés Felipe, 1991: 46). Même si cette référence n'est pas définitive, car dans le premier acte notarial elles ont pu être laissées de côté, malgré leur grande taille, la coïncidence avec la date déduite à travers les fouilles archéologiques et la référence à des travaux entre 1854 et 1872, période clé dans l'exploitation de la cochenille, ne peut pas être considérée comme fortuite.

En ajout à tout ce qui vient d'être dit, les *majanos* ont pu servir à une fonction secondaire, comme séchoir de la cochenille d'abord et, lorsque sa production fut tombée, comme base pour d'autres cultures. C'est ainsi, couverts de vignobles, de tomates, de pommes de terre, de lupins, que Frances Latimer les décrit en 1887 (Latimer, 1888: 265). C'est ainsi aussi qu'on peut encore les voir aujourd'hui aux endroits où sa fonction agricole n'a pas été dénaturée.

Il est possible de se demander si l'exploitation de la cochenille peut seule expliquer tous les *majanos*. Une économie agricole précaire recourt à des terres marginales et à peine productives lorsque les meilleures sont déjà contrôlées, comme cela a été le cas dans l'ensemble de l'Archipel dès la répartition des sols après la conquête. Pendant l'Ancien Régime, la densité démographique n'a pas été si élevée qu'elle ait nécessité de faire appel au terrassement des *malpaíses*. Cependant, il se peut que certains petits entassements de pierres isolés dans des terrains marginaux puissent être datés de ce moment. Mais l'agriculture de subsistance domestique ne fait pas d'investissements de travail comme ceux dont témoignent les ensembles de *majanos* à Icod, Güímar, Guía, El Paso (figure 5), pour lesquels l'élevage de la cochenille est une explication économique plus convaincante.

Quelques années après la chute du marché du parasite, la banane fut introduite comme production extensive destinée à l'exportation. Les champs pour la culture de ces plantes requièrent aussi de grands investissements initiaux. Mais leur préparation est différente, car les pierres, préalablement séparées de la terre, sont disposées en lit pour créer un système de drainage des sols, à cause de la grande quantité d'eau requise pour la croissance des bananiers. Bien que le paysage produit soit similaire –des terrains échelonnés– il n'y a plus de pierres en excédent. Au contraire, le besoin de celles-ci a pu aider à convertir les *majanos* en carrières. C'est le destin subi par celui de Tejina (Afonso, 1999: 5) et sûrement aussi par d'autres. Certains auteurs ont exprimé leurs réticences à admettre leur utilité agricole en soulignant que quelques-uns s'élevent près de ravins où les pierres auraient pu être jetées (González Gutiérrez, 1992a: 61). Ils ne tiennent pas compte de leur importance comme réserve de pierre en cas de nécessité.

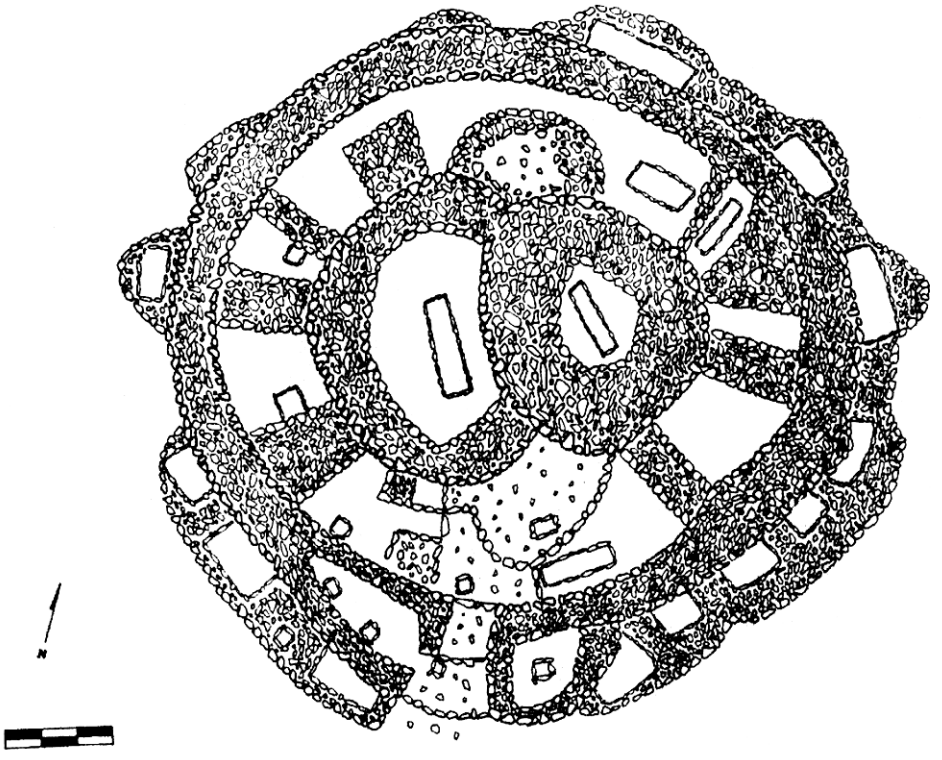

Figure 6: Plan de tombe collective des anciens Canariens, Gáldar, Grande Canarie

Le terme "pyramide" dans le contexte archéologique des Canaries

Dans les premiers jours après la "découverte", une partie des archéologues de l'Archipel a essayé de trouver dans les textes de la conquête une preuve de l'origine autochtone de ces constructions. En général, ces chroniques et les oeuvres des premiers historiens qui vécurent avec les héritiers directs des aborigènes sont une source valable pour la reconstitution des derniers moments des Canaries préhispaniques. Cependant, on n'y trouve aucune allusion formelle directe à ces constructions.

Le *Parque Etnográfico* utilise comme preuve de ses théories un texte de Fr. Juan de Abreu Galindo, l'un des premiers historiens de la conquête des îles (son manuscrit devait être achevé vers 1590, bien qu'il ait reçu des adjonctions jusqu'en 1602 ou même après). Le paragraphe, que je rapporte ici intégralement, était en liaison non pas avec Ténériffe mais avec La Palma:

> Les habitants de La Palma étaient idolâtres; et chaque capitaine avait dans son territoire un endroit où aller adorer, adoration qui était de cette façon: ils assemblaient de nombreuses pierres en tas, en forme de pyramide, aussi haut que puissent tenir les pierres sèches; et aux jours convenus pour faire de telles dévotions, ils venaient tous en ce lieu, autour de cet amoncellement de pierres, et là ils dansaient et chantaient des mélodies, et luttaient et pratiquaient d'autres réjouissances dont ils avaient l'habitude; et voici ce qu'étaient leurs fêtes de dévotion[2]. (Abreu [1955]: 270)

2. *Eran los palmeros idólatras; y cada capitán tenía en su término adonde iban a adorar, cuya adoración era de esta forma: juntaban muchas piedras en un montón en pirámide, tan alto cuanto se pudiese tener la piedra suelta; y en los días que tenían situados para semejantes devociones suyas, venían todos allí, alrededor de aquél montón de piedras, y allí bailaban y cantaban endechas, y luchaban y hacían los demás ejercicios de holguras que usaban; y éstas eran sus fiestas de devoción.*

Apparemment, le texte peut faire allusion à des constructions semblables à celles qui nous occupent. Néanmoins, les différences sont évidentes. Non seulement il y a une grande disparité dans la façon d'amonceler les pierres, sèches et sans autre but que celui d'arriver "aussi haut qu'elles puissent tenir" face à la pose très soignée observée dans les *morras*, mais aussi il n'y est pas fait mention de l'existence d'escaliers ou d'autres constructions aux alentours. Ces absences contrastent avec la précision et la richesse de vocabulaire dont Abreu fait étalage dans ses descriptions architectoniques. Il s'y serait sans doute étendu si avaient existé à son époque des structures aussi frappantes que celles de Güímar ou n'importe quelle autre de celles conservées aujourd'hui, entourées de terrasses (Jiménez Gómez, Navarro Mederos, 1998: 531-533).

Préalablement au "phénomène pyramides" on avait déjà repéré des structures dans l'île de La Palma qui pouvaient s'identifier à celles décrites par Abreu. Il s'agit d'amoncellements de pierre sèche, de plan circulaire ou ovale, dont le périmètre externe est formé de dalles plates enfoncées à la verticale; dans les exemples de moindre taille, les pierres sont superposées. Dans ces deux cas, quelques-unes présentent des signes gravés. Il s'agit des endroits cultuels des *auaritas*, les habitants primitifs de l'île. Ils y sont documentés partout, mais seuls ceux élevés sur les hauteurs sont conservés actuellement grâce à leur éloignement des zones à forte poussée démographique (Martín Rodríguez, 1992: 85-88). Des autels identiques à El Hierro ou à La Gomera, également de petites dimensions et en pierres sèches et non pas des structures complexes comme celles de Güímar ou d'El Paso, sont les parallèles *bimbache* et *gomero* de ces installations cultuelles.

Quelques auteurs ont qualifié de pyramides les tombeaux de la noblesse de la Grande Canarie. Le plus ancien est Leonardo Torriani (*ca.* 1592), qui décrit ainsi le *mirlado* (embaumement) et la tombe:

> Les Canariens avaient l'habitude d'enterrer leurs morts de cette façon: ils préparaient au soleil les cadavres avec des herbes et de la graisse, pour que ceux-ci défendent le mieux possible de la corruption. Puis, ils les enveloppaient avec de nombreuses peaux traitées de la même façon, et ils les appuyaient contre les murs, à l'intérieur des grottes dans les montagnes. Les nobles employaient aussi un autre type de sépulture, sous terre, des fosses étaient creusées, parmi les pierres volcaniques brûlées: avec les plus larges ils formaient une pyramide au-dessus du corps, en faisant attention à étendre le cadavre en direction du nord; puis ils remplissaient la cavité autour de petites pierres, jusqu'à ce que tout le tumulus soit couvert[3]. (Torriani [1999]: 162-163)

Les archéologues avaient déjà identifié ces tombes depuis des décennies. Parmi les différents types de sépultures documentés dans la Grande Canarie, les plus visibles sont les tumulus en pierre sèche. Leurs formes peuvent être très simples, tronconiques ou troncopyramidales, mais d'autres sont plus complexes, composées de murs concentriques reliés par des rayons et sommés d'une grosse tour centrale. Tandis que les premières, plus simples, incluent une seule ciste et ressemblent à celles qui décrit Torriani, les secondes sont collectives et dans leur intérieur existent plusieurs fosses hiérarchisées dont une seule occupe la partie centrale (figure 6). Ces sépultures correspondent au groupe social mentionné par l'ingénieur italien, car elles sont considérées comme des mausolées familiaux

3. *Acostumbraban los canarios sepultar sus muertos de esta manera: preparaban los cadáveres con yerbas y manteca al sol, para que, a modo de cosas aromáticas, se defendiesen lo más que fuese posible contra la corrupción. Después los envolvían con muchas pieles preparadas para el mismo objeto, y los apoyaban a las paredes, al interior de las cuevas de los montes. Los nobles usaban también otro modo de sepultura, bajo tierra, la cual se hacía en un foso, entre las piedras volcánicas quemadas: con las más largas formaban una pirámide encima del cuerpo, cuidando siempre extender el cadáver en dirección del norte; después llenaban todo el alrededor con piedras menudas, hasta que todo el túmulo quedaba cubierto.*

propres à la classe dominante et même de l'apanage des *guanartemes* (rois), mais elles sont très différentes de la description donnée par cet auteur. L'association noble = sépulture pyramidale est suggérée à Torriani par une échelle de valeur inconsciente. C'était un humaniste de formation classique. Il n'est pas étonnant qu'il attribue ce type de tumulus au groupe social le plus élevé, car c'est à ceci que le poussaient les auteurs grecs et romains dont il truffe de mentions son oeuvre, près de soixante-dix, parmi lesquels Diodore, Strabon, Pomponius Mela, Eratosthène, Flavius Josephe, Pline l'Ancien, etc.

Viera y Clavijo (1772-1783), le plus illustre des historiens de l'Archipel, reprend le texte de Abreu déjà cité. Il attribue cette coutume à une religiosité liée aux endroits élevés (Viera y Clavijo [1982]: XLIV, 164-165). Il répète aussi un commentaire semblable à celui de Torriani (Viera y Clavijo [1982]: 176). La renommée de Viera assura la transmission de ces passages qui furent connus et très souvent cités dès le début du XIX.s. L'intérêt qu'éveilla alors l'embaumement des cadavres fit que ces références, et, avec elles, les Îles Canaries, furent incluses dans les premières oeuvres qui essayèrent d'expliquer le traitement des morts dans des régions très éloignées les unes des autres comme le résultat d'une connexion culturelle.

L'un des premiers auteurs européens à se faire l'écho du texte de Viera fut le naturaliste français J.B.G.M. Bory de Saint Vincent. Il faisait partie d'une expédition scientifique qui fit escale à Ténériffe en 1800. Le projet consistait dans la reconnaissance systématique des côtes australiennes. Un séjour de dix jours dans l'île n'était pas suffisant pour recueillir les informations nécessaires pour rédiger son essai, et il dut s'appuyer sur une vaste bibliographie. Il n'est pas étonnant que pour sa dissertation sur les tombes il soit redevable à Viera. Mais il ajouta ses propres commentaires que l'on peut qualifier de malheureux. À propos des croyances des aborigènes, il signale qu'ils les avaient reçues d'un peuple plus instruit et très ancien, dont ils n'avaient aucun souvenir (*Voyage dans les quatre principales îles des mers d'Afrique...*, en Pico / Corbella, 2000: 212). Ce peuple mystérieux serait un descendant de l'Atlantide et aurait enseigné la civilisation aux habitants d'Europe, d'Asie et d'Afrique. La preuve en serait un supposé parallélisme des coutumes entre Égyptiens et Canariens, évident en de très nombreuses pratiques dont la momification et les tombes pyramidales ne seraient que deux exemples. Cependant, il ne connaît les pyramides égyptiennes et les tombes tumulaires canariennes que par des tierces personnes. Déjà au XIX.s. ses comparaisons étaient rejetées (Stone, 1887: I, 440-441 et II, 57). D'ailleurs, Bory de Saint Vincent était un bonapartiste déclaré. L'expédition dont il faisait partie offre des similitudes évidentes avec la commission de scientifiques qui accompagna Bonaparte en Égypte, deux ans avant sa propre mission. Le climat d'euphorie révolutionnaire créé par cette entreprise explique sans doute son propre intérêt pour la Vallée du Nil et l'établissement d'un parallel aussi risqué.

L'essentiel est de noter que les anciens auteurs qui ont employé le terme "pyramide" ne font pas allusion aux *majanos*. Jusqu'à présent, on n'a trouvé aucune référence à ces structures dans les chroniques ou les narrations de voyageurs antérieures à la deuxième moitié du XIX.s.

Cependant, il est nécessaire de chercher s'il y a dans les documents d'archives un autre terme qui pourrait les désigner et qui prouverait leur existence avant la date où ils sont mentionnés avec sûreté. Seuls les partisans de leur origine aborigène ont exposé que les mots *mojones* et *majanos* figurant dans les actes notariaux du XVI.s., pouvaient être considérés comme tels. Cependant, ce sont des termes employés très fréquemment en espagnol pour désigner le repère par lequel on délimite une propriété ou une circonscription adminis-

trative de n'importe quelle taille[4]. Cela rend indispensable leur emploi dans ce type de documents sans pour autant signifier qu'il s'agit de *morras*.

En conséquence, les premières allusions indubitables à ces structures dans les sources écrites figurent dans les narrations des voyageurs britanniques de la seconde moitié du XIX.s. Ils connaissaient la civilisation égyptienne, comme on peut le déduire de leurs commentaires, mais, en même temps, ils signalaient toujours très clairement la présence des *majanos* dans le contexte agricole dont ils font partie. Bien qu'ils les appellent "pyramides", le mot ne fait allusion dans leurs ouvrages qu'à leur forme sans aucune connotation chronologique ou fonctionnelle. La même interprétation peut être donnée de son emploi par l'anthropologue français R. Verneau, dont la comparaison avec l'Égypte n'est qu'une image littéraire:

> Avant d'entrer dans le village, on aperçoit une immense pyramide qui, avec ses grands gradins, fait songer aux pyramides d'Égypte. De loin, la ressemblance est complète, et de près l'illusion ne disparaît pas entièrement. C'est tout simplement une montagne, dont on cultive les flancs escarpés. De petits murs superposés en font le tour et retiennent les terres qui, sans cette précaution, seraient vite entraînées dans les ravins. Toute la vallée d'Icod est très abrupte, et presque partout il faut employer le même stratagème. (Verneau, 1891: 287-288)

Aucun document ne permet de supposer que le mot "pyramide" était employé par la population canarienne pour désigner ces structures.

Ce n'est qu'en 1990 que, pour la première fois aux îles Canaries, on donne le nom de "pyramide" aux *majanos*, dans le but de leur attribuer une signification différente de celle qu'ils avaient eue jusqu'alors. C'est le groupe mentionné dans l'introduction, celui qui cherchait l'Atlantide quelque part dans une région proche de l'Archipel, qui les baptisa ainsi. Mais il a ajouté d'autres éléments comme des Templiers itinérants et un mélange de croyances *new age*, telles qu'un néo-chamanisme ou les supposées connaissances magiques des cultures anciennes, porteuses d'une sagesse surhumaine et pratiquant une spiritualité naturelle. Les *majanos* seraient ainsi les portes privilégiées pour le contact avec d'autres mondes, vers une autre réalité (Armas, 1990).

Malgré l'hétérogénéité des idées du groupe et une évidente faconde dans les opinions, qui changent d'un écrit et d'un membre à l'autre, la nouvelle appellation des *majanos* a plu dans les journaux, qui, depuis lors, ont abandonné les termes traditionnels. L'éclosion d'articles qui a suivi la "découverte" a fait qu'une bonne partie de la population canarienne ne connaît que ce nouveau nom, et que c'est la désignation retenue dans les publications extérieures aux Îles –presque toutes de contenu ésotérique– dans lesquelles les "pyramides" sont évoquées. Dans la société actuelle, le mot renvoie inconsciemment à l'Égypte ancienne plus qu'à n'importe quelle autre civilisation. Ceci est une réalité qui n'a pas été rejetée par les promoteurs de ce rapprochement de termes. Ils l'ont même développée par leurs allusions aux "cultures pyramidales nord-africaines" (parmi les très nombreux: González Gutiérrez, s.d.). Il est indubitable qu'une bonne partie de la popularité du phénomène des "pyramides canariennes" peut être attribuée à l'emploi de ce nom pour désigner des structures qui, sous une appellation locale, intéressaient les spécialistes, mais n'auraient pas éveillé la moindre curiosité du grand public (Molinero Polo, 2001).

4. Selon le *Diccionario de la Real Academia Española* (XXI édition), *majano* signifie: "*montón de cantos sueltos que se forma en las tierras de labor o en las encrucijadas y divisiones de términos*" (tas de pierres sèches qui s'élève sur les terres de labour ou aux croisements et divisions de territoires); et *mojón*: "*señal permanente que se pone para fijar los linderos de heredades, términos y fronteras*" (repère permanente qui est installé pour fixer les limites de biens héréditaires, de territoires et de frontières).

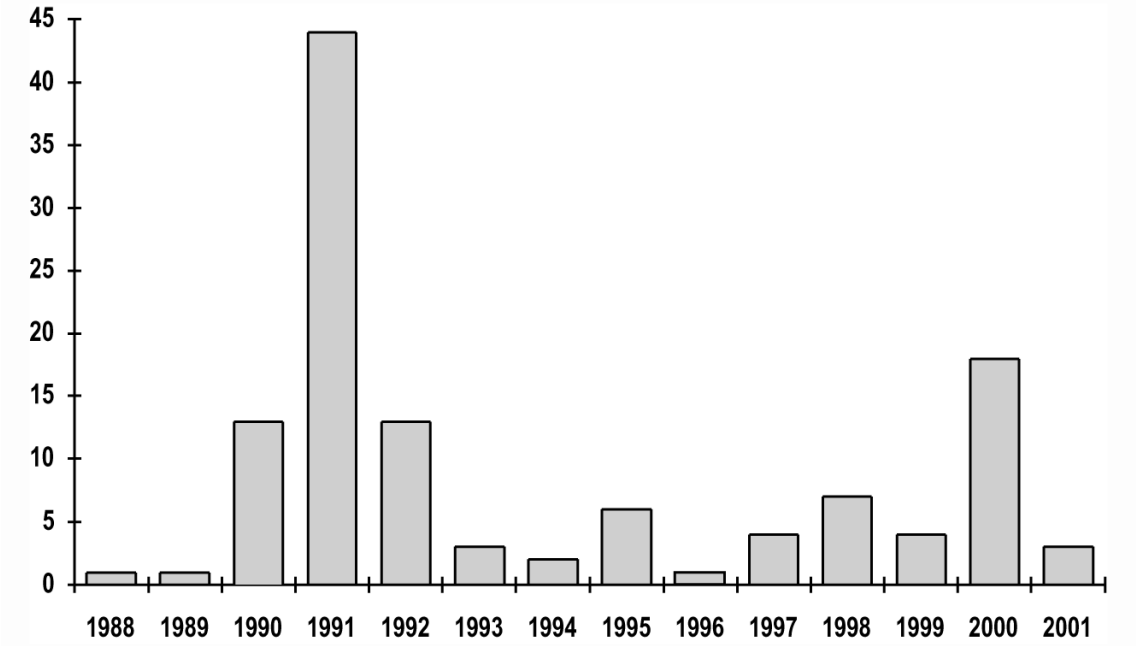

Figure 7: Statistique chronologique des publications sur le "phénomène pyramides" dans la presse canarienne

L'IMPACT SOCIAL DU "PHÉNOMÈNE PYRAMIDE"

Güímar, à cause de la présence du Parc, est l'endroit où l'impact social du phénomène est le plus évident. Aujourd'hui, nombreux sont les magasins qui font allusion dans leur nom aux "pyramides" –jamais aux *morras*– et à Chacona. Leurs enseignes sont même parfois illustrées par les trois pyramides de Gizeh. De plus, la polémique a eu un effet psychologique particulier sur la vie locale, car la présence des visiteurs a créé quelques emplois et, surtout, la perspective que la ville trouve une place dans les circuits touristiques.

Dans un contexte insulaire plus large, la répercussion est très évidente par le nombre très élevé d'articles paru dans la presse locale pendant la dernière décennie. Bien sûr, leur répartition chronologique n'est pas homogène (figure 7).

Le moment le plus riche en parutions a été celui de la "découverte" des structures à Ténériffe et à La Palma et, surtout, l'année suivante, 1991. Celle-ci marque un sommet: un article par semaine. C'est alors qu'ont eu lieu les fouilles archéologiques, les premières études d'orientation astronomique et, à ce moment de sensibilisation extrême, la destruction d'un des plus grands *majanos* pour la construction d'une autoroute. Le nombre des curieux sur le site était si grand que les directeurs des fouilles ont permis la visite le vendredi, avec un membre de l'équipe comme guide pour répondre aux questions des amateurs.

Mais en 1993, la présentation des *majanos* comme faisant partie de champs de nopals voit leur disparition dans la presse. Les années suivantes, l'apparition des nouvelles analyses où étaient développés des aspects ponctuels mais fondamentaux et, surtout, la présentation des résultats des fouilles et leur publication par les responsables universitaires n'ont pas éveillé la curiosité des journaux. Seules les conférences de presse périodiques de Heyerdahl ont été considérées comme

dignes d'attention. De plus, il est surprenant de vérifier qu'encore actuellement, après une série d'études décisives pour comprendre la signification historique et sociale des structures, un certain genre de publication para-scientifique maintient le même discours qu'il y a dix ans (Navío Vasseur, 2001, s'annonce sur la couverture de la revue comme "Pyramides à Ténériffe: définitivement préhispaniques"). L'augmentation d'articles en 2000 n'est pas due au hasard: une rencontre millénariste dans le "Parc Ethnographique" même, entre R. Bauval, G. Hancock, T. Heyerdahl et d'anciens membres de la *Confederación Atlántica* fut marquée par un regain d'intérêt dans les périodiques.

La baisse du nombre des textes dans la presse de Ténériffe à partir de 1993 est parallèle à la présence croissante des "pyramides" dans les publications métropolitaines et internationales. Evidemment, il est beaucoup plus difficile de suivre leurs traces. Celles que j'ai pu connaître se font écho des opinions hyperdiffusionnistes et, en majorité, sont de type ésotérique ou de divulgation rattachée à la "science alternative" ou proche d'elle.

Il n'est pas facile de déterminer pourquoi ce sujet a eu un impact si profond dans la société canarienne. Il s'agit sûrement d'une conjoncture très particulière dans laquelle se sont mêlées plusieurs raisons. Sans vouloir les hiérarchiser d'aucune façon et sans prétendre qu'elles sont les seules, j'en présente quelques unes :

a) L'idéalisation de l'aborigène. Depuis le XVIII.s., la société canarienne a façonné sa conception des habitants pré-européens des îles selon les idéaux auxquels elle aspirait à chaque période, du "bon *guanche*" rousseauite de Viera y Clavijo à l'ancêtre d'une "race" et aux coutumes qui survivraient encore intactes dans la campagne, comme S. Berthelot a essayé de le démontrer. Mais pour ce qu'on en connaît maintenant, les populations aborigènes de l'Archipel n'ont pas construit de structures monumentales, sauf en Grande Canarie.

Un sentiment présent dans la société canarienne actuelle est l'affirmation d'une identité propre, qui la différencierait des autres nationalités ou communautés autonomes espagnoles. Ce sentiment se manifeste au-delà des tendances politiques, des formations culturelles et des origines sociales. Dans cette recherche, les aborigènes jouent un rôle fondamental. Depuis le Romantisme, l'indigénisme était un élément de différenciation avec la Péninsule. Il était donc tentant de se laisser séduire par l'idée qu'ils avaient été les constructeurs des structures en pierre; et, pour quelques-uns, il est difficile de se résigner à l'idée contraire.

b) La présence de Thor Heyerdahl. D'une part, son arrivée a été providentielle pour sauver les *morras* de Güímar d'une destruction encore visible à la lisière même du Parc, par une urbanisation en développement qui aurait converti l'ensemble en quartiers d'habitation. Mais, d'autre part, Chacona est devenue l'exposition permanente et la "preuve" d'une théorie hyperdiffusionniste qui avait été rejetée depuis longtemps par l'ensemble de la communauté scientifique. Il est aussi très inquiétant de voir comment le Parc est un pôle d'attraction pour des groupes para-scientifiques de tous genres dont les intérêts se confondent.

c) Le tourisme. Depuis la moitié du XIX.s., le climat des îles attire les visiteurs septentrionaux pour des raisons de santé ou de loisir. "Pyramids discovered on the holiday island of Tenerife", annonçait un journal anglais peu de temps après la "découverte". Cherchant à être quelque chose de plus qu'une "île de vacances" pour ceux qui nous rendent visite, quelques agences avaient commencé à détourner les voitures par Güímar dans leur parcours depuis les plages du sud vers les centres commerciaux de Santa Cruz, déjà avant que les fouilles ne commencent. Les touristes pou-

vaient ainsi contempler un "monument *guanche*". Peu après, la compagnie de navigation ayant des intérêts dans le secteur touristique des îles achetait le domaine pour le sauver et le transformer en parc tel qu'il est aujourd'hui. Certes, sans cet appui financier, l'ensemble aurait disparu. Mais il est aussi vrai qu'il est exploité d'une manière dans laquelle l'Histoire, sa logique interne et ses méthodes ne comptent pas. Le caractère "mystérieux", la référence aux civilisations perdues et, plus particulièrement à l'Égypte, sont employées sans réserve sur les brochures publicitaires. Plus de cent mille personnes, principalement des touristes, ont visité le *Parque Etnográfico* au cours de l'année et demie qui a suivi son ouverture, un nombre beaucoup plus élevé que celui des visiteurs qui connaissaient l'existence dans l'île de musées et de monuments historiques –je ne parle même pas des entrées dans ces lieux!

Ainsi, le Parc, présenté comme un ensemble préhispanique, sert plusieurs intérêts. Ceux de certains mouvements politiques, car l'importance accordée aux rapports avec l'Afrique du Nord et l'Egypte leur procure des références prestigieuses qui peuvent être opposées à la composante culturelle hispanique de la société canarienne. Ceux de Heyerdahl, car le Parc constitue une promotion très populaire de ses idées. Ceux d'une partie de la population insulaire, dans sa recherche d'un lieu "de prestige" dans l'Histoire, l'Archipel étant ainsi au centre du "premier mouvement colonisateur de l'Humanité", au lieu d'être à la périphérie de l'Europe par sa position géographique et son passé historique: "nous avons trouvé le chaînon perdu des thèses (...) où les Canaries trouvent leur place complètement" (González Gutiérrez, 1992b: 62). Ceux des autorités locales qui peuvent ainsi offrir aux visiteurs un plus culturel à la trilogie bien établie: soleil, plages et longues nuits de divertissements.

BIBLIOGRAPHIE

Abreu Galindo, Fr. Juan de (ca. 1590-1632): A. Cioranescu (ed.) (1955): Historia de la conquista de las siete islas de Canarias. Santa Cruz de Tenerife.

Afonso, Leoncio (1999): Sorribas y pirámides, *El Día / La Prensa*, 9 de enero, 5.

Armas, Cristobal de (1990): La ciudad del sol, *La Gaceta de Canarias*, 28 de enero, 66-67.

Arco Aguilar, Mª. del Carmen del; Navarro Mederos, Juan Francisco (1987): *Los aborígenes.* (*Historia popular de Canarias* 1). Santa Cruz de Tenerife.

Barrios García, José (1996): Some remarks about the astronomical orientation of the pyramids of Chacona (Güímar, Tenerife). V. Koleva; D. Kolev (eds.): *Astronomical Traditions in Past Cultures. Proceedings of the First Annual General Meeting of the European Society for Astronomy in Culture. Smolyan, Bulgaria, 31 August - 2 September 1993.* Sofia, 101-106.

Belmonte, Juan Antonio (2000): Sobre pirámides, majanos y estrellas, *El escéptico*, invierno, 41-46.

-- (2001): Nueva visita a las Pirámides de Güímar, *Tribuna de Astronomía*, enero, 40-43.

Belmonte, Juan Antonio; Aparicio, Antonio; Esteban, César (1993): A Solstitial Marker in Tenerife: the "Majanos de Chacona". *Archaeoastronomy* 18, S65-S68.

Bory de Saint Vincent, Jean Baptiste Geneviève Marcellin (1803): *Essais sur les îles Fortunées et l'Antique Atlantide ou Précis de l'histoire de l'Archipel des Canaries.* Paris.

Brito, Oswaldo (1989): *Historia contemporánea: Canarias, 1770 - 1876. El tránsito a la contemporaneidad.* (*Historia popular de Canarias* 5). Santa Cruz de Tenerife.

Cedrés Felipe, Domingo (1991a): Apuntes para una historia de Güímar. Chacona y las familias Baulén y Diaz Flores (1854), *El Día*, 28 de abril, 46 / IV.

-- (1991b): Apuntes para una historia de Güímar. Chacona: Familias Baulén y Diaz Flores, 1854 (y II), *El Día*, 5 de mayo, 42 / IV.

Esteban, César (2000) Arqueología soñada: la historia de las pirámides de Güímar, *El escéptico*, primavera, 43-51.

Esteban, César; Belmonte, Juan Antonio; Aparicio, Antonio (1991a): Investigación astronómica de los "majanos" de Güímar, *Instituto Astrofísico de Canarias. Noticias* 20, 6-7.

-- (1991b): Los majanos de Güímar podrían ser estaciones astronómicas, *La Gaceta de Canarias*, 9 de septiembre, 64.

-- (1992): Los "majanos" de Güímar. Un calendario en la piedra, *Astrum* 107, 6-10.

-- (1994): A Solsticial Marker in Tenerife: Addendum. *Archaeoastronomy* 19, S84-S86.

González y González, Estanislao (1988): Molleros: pirámides escalonadas de piedra seca estratificando nuestro paisaje insular. *Revista d'Espacio* 2, 11.

González Gutiérrez, José Gregorio (1992a): Majanos, barrancos, acantilados y terrenos militares, *El Día*, 26 de julio, 61 / XVII.

-- (1992b): El eslabón perdido de los difundistas, *El Día*, 20 de septiembre, 62 / XX - 63 / XXI.

-- (s.d.): ¿Estuvo la Atlántida en África?, *Más allá de la ciencia*, 74-81.

González Lemus, Nicolás (1995): *Las islas de la ilusión (Británicos en Tenerife. 1850-1900).* Las Palmas de Gran Canaria.

-- (1998): *Viajeros victorianos en Canarias. Imágenes de la sociedad isleña en la prosa de viaje.* Las Palmas de Gran Canaria.

Hähnel, Walter B. (1996): Die Pyramiden von Tenerife, *Almogaren* XXVII, 359-374.

Heyerdahl, Thor (1978): *Early Man and the Ocean: the Beginning of Navigation and Seaborne Civilizations.* London.

Jiménez Gómez, Mª.Cruz; Navarro Mederos, J.F. (1998): El complejo de las morras de Chacona (Güímar, Tenerife): resultados del proyecto de investigación, en *XII Coloquio de Historia canario-americana (1996)*, Las Palmas de Gran Canaria, 525-537.

Latimer, Frances (1888): *The English in Canary Isles*. London.

Martín Rodríguez, Ernesto (1992): *La Palma y los auaritas*. (*La Prehistoria de Canarias* 3). Santa Cruz de Tenerife.

Mederos Martín, Alfredo (1999): Los cimientos de las pirámides. Estrategias de investigación difusionistas en la Arqueología canaria, *Anuario de estudios atlánticos* 45, 119-167.

Molinero Polo, Miguel Ángel (2001): La importancia de llamarse "pirámide", *El pajar. Cuaderno de etnografía canaria* 9, 37-43.

Navarro Mederos, J.F.; Jiménez Gómez, Mª.C. (2000): El difusionismo atlántico y las pirámides de Chacona. M.Á. Molinero Polo, D. Sola Antequera, (coords.): *Arte y sociedad en el Egipto antiguo*, Madrid, 241-253.

Navío Vasseur, Sergio (2001): Pirámides de Güímar. Un enigma etnográfico en el Atlántico, *Mundo antiguo* 1, 24-31.

Padrón Hernández, Francisco (1990): Las extrañas terrazas de Chacona, en Güímar. Unas viejas construcciones que demandan una investigación, *Diario de Avisos*, 28 de enero, 30.

Pègot-Ogier, Eugène (1871): *The Fortunate Isles*. London.

Pérez Pérez, Juan Pedro (1990): ¿Pirámides o cascajales?, *El Día*, 14 de septiembre, 16.

Pico, Berta; Corbella, Dolores (dirs.) (2000): *Viajeros franceses a las Islas Canarias. Repertorio bio-bibliográfico y selección de textos*. La Laguna.

Rodríguez Pages, Raúl (1989): Los paredones, *La Graja* 3, 24-25.

Stone, Olivia (1887): *Teneriffe and its Six Satellites or the Canary Islands Past and Present*. London.

Tejera Gaspar, Antonio (1992): *Tenerife y los guanches*. (*La Prehistoria de Canarias* 1). Santa Cruz de Tenerife.

-- (1994): ¿Son prehispánicas las pirámides de Güímar?, *El Día / La Prensa*, 18 de diciembre, 59 / XVII.

Torriani, Leonardo (1594): A. Cioranescu (ed. y trad.) (1999): *Descripción e historia del reino de las Islas Canarias antes Afortunadas, con el parecer de sus fortificaciones*. Santa Cruz de Tenerife.

Vázquez, S. (1990): ¿Huellas atlantes en Canarias?, *Más Allá* 20, 74-81.

Verneau, René (1891): *Cinq années de séjour aux Îles Canaries*. Paris.

Viera y Clavijo, Joseph de (1772-1783): A. Cioranescu (ed.) (1982): *Noticia de la Historia General de las Islas Canarias*. Santa Cruz de Tenerife.

Trabajos de Egiptología

Papers on Ancient Egypt

Número 1

2002

Consejo Editorial

Miguel Á. Molinero Polo
Universidad de La Laguna

Antonio Pérez Largacha
Centro Superior de Estudios de Asiriología y Egiptología, Madrid

José-R. Pérez-Accino
Birkbeck, Universidad de Londres

Covadonga Sevilla Cueva
Universidad Autónoma de Madrid

Comité Científico

Josep Cervelló Autuori
Aula Aegyptiaca, Barcelona

M. José López Grande
Universidad Autónoma de Madrid

Josep Padró i Parcerisa
Universitat Central de Barcelona

M. Carmen Pérez Die
Museo Arqueológico Nacional, Madrid

Esther Pons Mellado
Museo Arqueológico Nacional, Madrid

José M. Serrano Delgado
Universidad de Sevilla

Contenido

Editorial 7

Agustín Barahona
Two lexicological notes related to the concept of music in Ancient Egypt 11

Elisa Castel
Panthers, leopards and cheetahs. Notes on identification 17

Paul Haanen
Early state formation in anthropological perspective 29

Bill Manley
Some images of the king and queen together in stele of Ahmose I 35

Candelaria Martín del Río
Eduardo Almenara
Some materials in Tenerife from Petrie's and Gargstang's excavations 45

Jennifer McKeown
The symbolism of the djed*-pillar in* "The Tale of King Khufu and the Magicians" 55

Miguel Á. Molinero Polo
Les majanos *canariens: des structures agricoles en pierre sèche devenues des "pyramides"* 69

José-R. Pérez-Accino
All'alba vinceró*: a violent metaphor at dawn* 91

Francesco Tiradritti
Lecture et sens des scènes dans les stèles royales de la XXe Dynastie 103